

IL ÉTOIT TEMPS,

OU

LA SEMAINE AUX ÉVÉNEMENS.

L'Histoire des Nations n'offre aucun exemple des révolutions violentes & multipliées que nous venons d'éprouver. Nous avons vu arriver, en huit jours, ce que la force & les loix n'ont pu opérer ailleurs pendant des siècles.

Les Princes, les Grands & les Ministres, conjurés contre le Peuple, alloient l'écraser sous le poids des chaînes du despotisme, & pendant qu'ils font approcher des murs de la Capitale une armée formidable & menaçante, ils excitent au dedans une guerre intestine ; ils soudoient une troupe de mercenaires oisifs & affamés, qui lèvent de toutes parts l'étendard de la révolte, & qui se jettent aveuglement dans le piège affreux qu'on leur tend pour rendre le Peuple plus criminel aux yeux du Roi, & le persuader des dangers de la liberté ; mais cette conspiration est étouffée dans sa naiss-

fance, & les armes arrachées des mains de ces Satellites font tournées contre leurs Chefs. Ils fuyent, ils s'échappent au fupplice qui les menace, & emportent loin de nous leur rage, leur défefpoir & l'exécration de la Nation.

Je n'ai befoin d'aucune invocation pour rendre avec énergie les fentimens que j'éprouve, ou pour tracer le tableau des fcènes affreufes dont j'ai été le témoin; l'horreur dont je fuis pénétré conduit ma plume, & le defir de conferver à la Poftérité étonnée le fouvenir de ces attentats, échauffe mon imagination & foutient mon courage.

Le renvoi de M. Necker, & de deux autres Miniftres vertueux, M. de la Luzerne, & M. de Montmorin. Leur remplacement par quatre membres zélés de la cabale antipatriotique, MM. de Breteuil, de la Vauguyon, de Broglio, & Foulon fon Adjoint. Enfin, la protection accordée à ceux qu'on confervoit, M. Barentin & M. Laurent de Villedeuil, avoient plongé les Citoyens dans la plus affreufe confternation. Les Ennemis de la liberté triomphoient, & jouiffoient, par avance, de l'exécution de leurs projets, que leur affuroit ce premier fuccès. Le fentiment de la douleur étoit encore concentré; nous ne fongions qu'aux malheurs dont nous étions menacés, & nous n'ofions même nous interroger fur les moyens



d'en arrêter le cours ; mais nos Ennemis étoient trop altérés de notre ſang, pour nous laiſſer dans cet accablement ; il leur falloit un motif aux yeux du Roi pour le répandre, & leur cruauté réfléchie ne devoit pas porter les premiers coups ; en nous forcant à l'attaque, ils vouloient n'avoir l'air que de ſe défendre ; l'occaſion étoit favorable, ils la ſaiſiſſent, & bientôt une foule de ſcélérats inſpirés, en apparence, par le deſir de ſecouer le joug de l'oppreſſion, entraînent, après eux, un puiſſant renfort d'Ouvriers, ſoudoyés comme eux, ou déterminés par l'exemple ; ils ſe diſperſent par pelottons qui s'augmentent à chaque pas, dans les différens quartiers de Paris, & portent par-tout l'alarme & l'épouvante. Les Magaſins des Arquebuſiers, des Fourbiſſeurs ſont enfoncés ; ils en enlèvent les armes ; ils font fermer tous les Spectacles ; ils arrêtent tous ceux qu'ils rencontrent, & les forcent à les ſuivre ; un événement aſſez ſimple, eſt le ſignal de la première attaque.

Deux compagnies des Gardes Françoiſes, mécontentes de leurs chefs, & deſirant de ſe venger de quelque lâcheté des Huſſards & Cavaliers de Royal Allemand, dont leurs camarades avoient été la victime, s'étoient mêlés avec ces vagabonds, & paroiſſoient d'abord les protéger ; deux d'entre eux, paſſant ſur les Boulevards avec leur eſcorte,

avoient enlevé du cabinet de Curtius le buste de M. Necker, & celui de M. le Duc d'Orléans ; un Dragon se permet quelques mauvaises plaisanteries à ce sujet ; la querelle s'échauffe ; les armes la décident ; le Garde est tué, & le Dragon échappe à la rage du Peuple, qui jure de venger la mort d'un de ses protecteurs. On se réunit ; on crie aux armes ; on rencontre un détachement de Royal Allemand, qui reçoit une violente décharge ; on le poursuit jusqu'à la place Louis XV, où il se range sous la protection d'une batterie de canons envoyée du camp, & escortée par un détachement de Dragons ; commandés par M. le Prince de Lambesk : le choc est violent ; mais les suites n'en sont pas aussi funestes qu'on l'avoit craint, parce que les Soldats n'ont cédé à la nécessité d'obéir à leur chef sanguinaire, & de se défendre des pierres, dont ils étoient accablés, qu'en tirant en l'air quelques coups de fusil ; un seul Garde Françoise a été tué, & un vieillard, que le Prince barbare a poursuivi dans les Tuileries, & a massacré à coup de sabre. La nuit est venue cacher ce crime, & a forcé la populace à se retirer ; mais elle n'est pas restée dans l'inaction. En attendant le jour qui devoit éclairer d'autres désordres, ils se sont portés aux Barrières, & les ont brûlées, ainsi que les Registres des Bureaux. Un seul Employé, de tout ceux qui ont été maltraités, a été la victime de leur rage ;

il a été garotté entre deux matelats, & jetté dans les flammes.

Le lendemain, lundi 13, le premier exploit de cette troupe effrénée & vagabonde a été d'aller enfoncer l'Hôtel de la Force, & de donner la liberté à tous les Prisonniers qui y étoient détenus. Au milieu de ce désordre effrayant, le spectacle d'une foule de malheureux débiteurs qui recouvroient leur liberté, avoit quelque chose de consolant, & le mal n'eut pas été très-grand s'ils eussent borné leur violence à cet acte d'autorité; mais ils avoient un autre projet qui devoit les flatter davantage, & fournir un champ plus vaste à la barbaries de leurs moteurs. Ce fut pour l'exécuter que ces cohortes, réunies au nombre de quatre à cinq mille, dans lesquelles il étoit resté très-peu de Gardes Françoises, se portèrent à Saint-Lazare, sur le prétexte que les greniers de cette maison renfermoient une très-grande quantité de grains. S'ils en eussent demandé l'ouverture, s'ils ne se fussent portés au pillage qu'après le refus d'en permettre l'enlèvement, leur démarche eût été plus pardonnable; mais ils ont pillé avant de capituler, & ont seulement engagé les Pères à se retirer tranquillement avec leur argent & leurs papiers. En un instant, cette maison immense a été forcée & dévastée, les Prisonniers

mis en liberté, une bibliothèque précieuſe brûlée ou lacérée ; les meubles de toute eſpèce jettés par les fenêtres & déchirés à coup de ſabre. La cave n'a pas été oubliée, & l'yvreſſe a bientôt augmenté le déſordre & l'horreur de cette ſcène dégoûtante. Cependant par une prudence étonnante en pareil cas, on a épargné les greniers, & les grains dont ils étoient remplis ont été conduits au marché dans le meilleur ordre, & ſans pillage. Ce qu'il y a d'étonnant auſſi, c'eſt qu'on n'a oppoſé aucun obſtacle à ces déſordres ; c'eſt que de tous les Régimens qui entouroient Paris, aucun n'a été envoyé pour augmenter, ou plutôt remplacer la Garde, qui, déſarmée dès la veille, avoit été forcée d'abandonner ſes poſtes. Leurs Chefs ne jugeoient pas ſans doute que l'eſpèce & le nombre des victimes fuſſent encore dignes de leur fureur ; il n'étoit pas temps encore de donner le ſignal du carnage.

Cependant l'Aſſemblée Nationale délibéroit ſur les moyens de porter remède aux calamités qui affligeoient la Capitale. On faiſoit des motions pour le rappel des Miniſtres ; on envoyoit des Députations au Roi, pour lui demander l'éloignement des Troupes, & tout cela ſans ſuccès, parce que les Conſeillers perfides qui environnoient Sa Majeſté lui dictoient des réponſes vagues & in-

ſuffiſantes ; mais les Bourgeois de Paris, qui voyoient le danger preſſant, s'occupèrent, *ſans délibérer*, de pourvoir à leur sûreté. Les Officiers de la Ville, de concert avec pluſieurs Electeurs, ordonnent des Aſſemblées de Diſtricts pour former une Garde Bourgeoiſe. A une heure cet ordre eſt publié ; à ſix les corps-de-gardes ſont formés, & des patrouilles nombreuſes & multipliées aſsûrent la tranquillité des Citoyens. Quarante-huit mille Bourgeois ſe réuniſſent pour deux motifs bien puiſſans ; la conſervation de leurs propriétés, & la défenſe de leur liberté, & de leur vie, contre les Légions armées qui n'attendent que l'ordre du maſſacre. Leur premier ſoin eſt de calmer la populace ; ils arrêtent ou diſperſent les plus mutins ; & ceux qui avoient été entraînés par violence, ſe réuniſſent à eux pour rétablir le calme ; il n'y a eu la nuit d'autre déſordre, que l'incendie de quelques barrières, qu'ils n'avoient pas eu le temps de brûler la veille. Au reſte, elle s'eſt paſſée dans un morne ſilence, qui a laiſſé le temps de méditer les projets qui devoient s'effectuer le jour ſuivant.

A la néceſſité de mettre toutes leurs forces en uſage pour ſecouer le joug de l'oppreſſion, les Pariſiens réuniſſent le deſir de s'armer pour repouſſer la violence. Quelques fuſils, des épées,

des ſabres, des bâtons férés, étoient les ſeules armes qu'ils avoient pu trouver dans le premier moment ; mais ils ſoupçonnent que les armes & les munitions enlevées de l'Arſenal ne peuvent être qu'aux Invalides, & le projet de s'en emparer eſt exécuté auſſi-tôt que formé. Vingt mille Jeunes-Gens marchent à l'hôtel des Invalides qui eſt ouvert ſans réſiſtance : les canons, les fuſils dépoſés dans les ſouterrains de l'Egliſe, les munitions, les armes même des Invalides, tout eſt enlevé en un inſtant ; chacun alors redoublant de courage, & glorieux de ce premier ſuccès, retourne à ſon poſte ; on ſe réunit pour former des compagnies de Volontaires, commandées par d'anciens Militaires. Tout Paris, Soldats & Bourgeois, avoit annoncé l'eſpoir de la liberté en adoptant la cocarde verte ; aujourd'hui elle eſt proſcrite, & remplacée par la cocarde roſe & bleue. La cauſe de ce changement vient de la haine qu'on a pour un Prince dont la livrée eſt de cette couleur.

Mais ces armes étoient inſuffiſantes pour le grand nombre de Citoyens, Soldats Nationaux. On en avoit obtenu d'autres de l'Hôtel-de-Ville & du Mont-de-Piété ; on deſiroit encore avoir celles qu'on ſavoit être renfermées à la Baſtille, ainſi que les munitions de l'Arſenal. On les avoit en vain demandé à M. de Fleſſel, Prévôt des Marchands, &

à M. de Launay Gouverneur, qui les avoient promis, mais qui avoient éludé de les donner. L'impatience augmentoit, & le ſoupçon d'une trahiſon ſe confirmoit par des indices certains. Ce prétexte ſuffit pour déterminer l'attaque de la Baſtille. On n'eſpéroit pas que le Gouverneur en ouvrît les portes; le plus grand nombre le craignoit même, puiſque cette facilité eût fait échouer le projet vigoureux de faire le ſiège de cet aſyle des malheureuſes victimes du deſpotiſme, & de le détruire juſques dans ſes fondemens. Cependant l'armée ſe met en marche, précédée des intrépides Gardes Françoiſes, & ſoutenue par une foule innombrable d'Habitans de la rue & du fauxbourg S. Antoine. Au premier abord, le perfide Gouverneur demande à capituler; il fait baiſſer le pont-levis, & offre de livrer les armes; cent Citoyens des plus braves entrent dans la fortereſſe; les portes ſe ferment derrière eux, & le maſſacre en eſt ordonné par le traître de Launay. Ceux qui ſont aſſez heureux pour ſe ſauver dans les ſouterrains, échappent ſeuls à cette barbarie. Bientôt la rage s'empare de tous les cœurs, & enflamme les plus timides. Le cri de *vaincre ou mourir* eſt le ſignal du combat. La nouvelle de cette trahiſon ſe répand dans tout Paris, & de prompts ſecours ſont envoyés aux Combattans.

L'attaque eſt formée avec une intrépidité dont il n'y a pas d'exemple. La mouſqueterie, le canon chargé à mitraille, loin de rallentir le courage des Aſſiégeans, ne font que l'augmenter. Enfin, après quatre heures de réſiſtance, on parvient au pied des murs; on met le feu à la porte, qui tombe bientôt ſous les coups redoublés des hâches & des maſſues. Un Grenadier arbore le premier l'étendard de la victoire, arrête & déſarme le Gouverneur, qui s'étoit caché pour ſe ſouſtraire à la mort certaine qui le menaçoit. Pluſieurs Canoniers & Invalides ſubiſſent dans l'inſtant la peine de leur perfidie. Le Gouverneur, le Prévôt des Marchands, que la crainte avoit conduit dans cet aſyle, M. Pierſon, Commandant des Invalides, ſont entraînés par les Vainqueurs jusqu'à la Grêve. Pluſieurs vouloient qu'ils fuſſent conduits à l'Hôtel-de-Ville pour y être jugés par la Nation, & condamnés au ſupplice des Traîtres; mais la fureur du Peuple ne connoît pas les formes, & ſon impatience lui fit avancer l'exécution des coupables. M. de Launay tomba ſous les coups de ceux qui l'entouroient, ainſi que M. Pierſon: M. de Fleſſel eut la tête caſſée d'un coup de piſtolet, & tous les trois furent décapités. La tête de M. de Fleſſel fut jettée à la rivière, & celles de MM. de Launay & Pierſon furent portées en

triomphe au bout de deux fourches, pour faire voir au Peuple la punition des Traîtres & la leçon des Tyrans. Quelques Invalides ſont pendus, les autres obtiennent leur grace. Ce ſpectacle étoit bien fait, ſans doute, pour inſpirer de l'horreur à tous les Spectateurs ; mais ce ſentiment étoit bientôt effacé par la préſence des victimes de l'oppreſſion miniſtérielle. On diſtinguoit, parmi les Priſonniers ſortis de ces cachots affreux, M. le Comte d'Eſtrade, qui y gémiſſoit ignoré depuis vingt-cinq ans. Ce Vieillard vénérable, étonné de voir le jour, & de devoir ſa liberté à ſes Concitoyens armés contre les Tyrans, trouvoit à peine aſſez de force pour ſuivre ce Peuple, qui s'empreſſoit de le faire voir, comme s'il eût voulu juſtifier par-là ſa conduite ; & ſa préſence fit bien l'effet qu'on en attendoit ; l'air retentiſſoit d'applaudiſſemens. Une lettre de M. de Fleſſel, interceptée, adreſſée à M. le Baron de Breteuil, cauſa la même impreſſion contre lui, & fit voir ſa tête avec tranquilité : elle étoit conçue en ces termes :

« J'ai amuſé les Pariſiens toute la journée, & » je leur ai promis des armes que j'ai éludé, » juſqu'à préſent, de leur donner ; mais la fer- » mentation & le tumulte augmentent, & ſi vous » n'envoyez de prompts ſecours, je ne réponds » pas de ce qui arrivera. »

Cependant la nouvelle de ces événemens eſt porté au pied du Trône, par les Repréſentans de la Nation ; le danger preſſant en laiſſe approcher la vérité ; & les Députés obtiennent du Roi de nommer cinquante d'entr'eux pour venir porter le calme dans la Capitale, en annonçant les intentions de Sa Majeſté, qu'elle même étoit venue leur notifier à la ſalle de l'Aſſemblée Nationale, Mercredi, à quatre heures & demie, ces pacificateurs ſont arrivés & deſcendus de leurs voitures près des Tuileries ; ils ſe ſont rendus à l'Hôtel-de-Ville, eſcortés d'une Garde Bourgeoiſe nombreuſe, & applaudis par le Peuple, qui s'étoit porté en foule ſur leur paſſage ; ils ont dit que le Roi conſentoit à faire retirer les Troupes, & à rappeler les Miniſtres ; que lui-même ſe propoſoit de venir à Paris y porter le calme & la tranquillité, en aſſurant ſon Peuple de ſes bonnes diſpoſitions. On en a reconnu les effets en voyant, jeudi matin, défiler les Régimens qui formoient le Camp du Champ de Mars ; ſoldats, armes & bagages ont traverſé, avec plaiſir, cette même ville contre laquelle ils devoient, la veille, tourner leurs armes, & ils paſſoient avec étonnement, mais ſans effroi, auprès des bateries placées dans tous les quartiers pour ſa défenſe.

Malgré la démarche de Meſſieurs les Députés

on attendoit encore, avec quelque inquiétude, la confirmation que Sa Majesté devoit apporter; mais tout étoit tranquille; on s'occupoit seulement, avec vigueur, de la destruction de la Bastille, ou plus de douze cents Ouvriers étoient employés, & on continuoit les mêmes précautions pour empêcher les voitures de sortir de Paris, & pour que tout ce qui y entroit fût conduit à l'Hôtel-de-Ville, & visité.

Le soir, on a annoncé qu'il étoit décidé que le Roi devoit venir le lendemain à dix heures; M. de la Fayette, nommé quelques jours avant Colonel général de la Garde Parisienne, a fait donner des ordres dans les soixante Districts pour envoyer & faire placer des détachemens pour conduire Sa Majesté & la recevoir à l'Hôtel-de-Ville.

Le Roi n'est arrivé à l'Hôtel-de-Ville qu'à trois heures & demie; les contrariétés qu'il a éprouvé à Versailles avoient retardé son départ, & sa marche avoit été rallentie par la Garde Bourgeoise de cette ville qui l'avoit accompagné jusqu'à Sèves, & remis à la Garde Parisienne qui l'y attendoit; le Roi avoit dans sa voiture M. de Villeroy, M. le Comte d'Estaing & deux autres Seigneurs; il étoit escorté aussi par ses Gardes; mais arrivé à la grille de la Conférence, M. de la Fayette qui l'y

attendoit, a prié Sa Majesté de permettre que ses Gardes restassent en dehors de la barrière, & qu'une Garde Bourgeoise les remplaçât. On étoit sûr de l'acquiescement du Roi qui étoit prévenu ; le Roi entra, & la grille fut fermée.

Le Roi étoit, dit-on, triste, inquiet & étonné du spectacle nouveau qui l'environnoit, & dont, sans doute, il n'avoit pas pu se former une juste idée : cinquante mille hommes armés sur son passage ; les rues hérissées de bayonnettes, de sabres, d'épées & de lances ; les carrefours, les ponts défendus par des batteries. Tous ces apprêts de guerre étoient bien faits pour le faire frémir des malheurs qui seroient résultés de la résistance qu'auroient opposés aux efforts des Troupes, les Citoyens armés pour la cause commune, & sur-tout pour lui faire détester les monstres qui, par leurs conseils, avoient mis le Royaume à deux doigts de sa perte.

Son arrivée à l'Hôtel-de-Ville n'a pas été annoncé par des cris de joie. Un morne silence faisoit entendre quelques *vive le Roi* hasardés ; mais peu de temps après son entrée, les cris entendus dans l'Hôtel-de-Ville, furent bientôt répétés par le Peuple. Le Roi se montra à une croisée, & fit voir la cocarde du Tiers-Etat qu'il avoit accepté des mains de M. Bailly, proclamé

Maire de Paris depuis peu de jours, & qui l'avoit reçu & complimenté. Aucun diſcours prémédité n'a occupé cette ſéance, qui n'a duré que trois quarts-d'heures. Le Roi a confirmé ce que MM. les Députés avoient annoncé de ſa part; le rappel des Miniſtres déja effectué, & l'éloignement des Troupes; il a donné des témoignages de douleur des calamités qui venoient d'affliger ſa Capitale, & a promis toute ſa confiance aux Députés de ſa Nation : il a été reconduit comme il avoit été amené; & les décharges de mouſqueterie & de canon ont annoncé le calme & la paix.

M. le Comte d'Artois eſt exilé à Turin, & la famille des Polignac proſcrite; les Miniſtres éphémères ont diſparu. On attend M. Necker avec empreſſement & inquiétude. Bien des gens croient qu'il ne reviendra pas; mais le plus grand nombre l'attend avec certitude.

On a propoſé, au concours, le projet d'un édifice à conſtruire ſur l'emplacement de la Baſtille, deſtiné à tenir les Aſſemblées des Etats, ſur le frontiſpice duquel on gravera en lettres d'or :

TEMPLE DE LA LIBERTÉ SUR LES RUINES DU DESPOTISME.